

45
CINÉMA

LES ROMANS CINÉMA

M 32
(REVUE)

PREMIER EPISODE

LE DIAMANT SACRÉ



LA REINE S'ENNUIE

ADAPTATION PAR

PIERRE DECOURCELLE

Collection "In Extensio"

L'ouvrage illustré de 3 fr. 50 pour 1 franc.

Franco par la poste / H. 15

LISTE DES VOLUMES PARUS

- | | | | |
|---------------------|-----------------------------|-----------------------|-------------------------|
| 1. Abel Bonnard | La discordie. | 21. G. J. Eschard | La Tourmente. |
| 2. Edmond Rostand | Le Silence. | 22. Charles Fyfe | La Victoire d'Or. |
| 3. J. de Maistre | L'Amour Femme. | 23. Blaise Pascal | Le Comte Tondra. |
| 4. Paul Adam | Elisabeth, Comtesse. | 24. Fern. Chatelet | Ma Fleur. |
| 5. Paul Adam | Les Contes Nouveaux. | 25. G. de Proudhon | Polémiques. |
| 6. M. Zola | L'Amour Nouveau. | 26. André de Vigny | Castellani et le Comte. |
| 7. H. de La Motte | Les Amours en Poésie. | 27. René Le Comte | Dansons. |
| 8. C. Lemaître | La Fin des Blasphèmes. | 28. Charles Dujon | Mars et Vénus. |
| 9. J. de Maistre | Odéon. | 29. Charles Dujon | L'Amour Jeune. |
| 10. Ch. de La Motte | Le Pays. | 30. G. de Proudhon | Musée. |
| 11. C. Lemaître | En-ail. | 31. G. de Proudhon | Les Châli. |
| 12. Rostand | Les Bénédictins. | 32. Abel Bonnard | Daniel. |
| 13. J. de Maistre | La Révolution des Tenebres. | 33. René Le Comte | Amour d'Enfer. |
| 14. J. de Maistre | Révolutions d'Amour. | 34. G. de Proudhon | La Ville d'Amour. |
| 15. C. Lemaître | La Mort. | 35. W. G. de Proudhon | Von Comte Test. |
| 16. H. de La Motte | L'Amour nouveau. | 36. P. de Proudhon | Les Bénédictins. |
| 17. J. de Maistre | Amour. | 37. M. Zola | Wini du Comte. |
| 18. J. de Maistre | Le Comte dans les Tenebres. | 38. G. de Proudhon | Le Comte. |
| 19. J. de Maistre | Dans les Tenebres. | 39. H. de La Motte | Vieux Comte. |
| 20. J. de Maistre | En-ail. | 40. C. Lemaître | Amour nouveau. |
| 21. J. de Maistre | Amour Comte. | 41. Michel Comte | Le Paradis d'Amour. |
| 22. J. de Maistre | Le Comte. | 42. Michel Comte | L'Art de l'Amour. |
| 23. J. de Maistre | Une Femme. | 43. J. de Maistre | Plaisirs d'Amour. |
| 24. J. de Maistre | La Justice des Hommes. | 44. J. de Maistre | Amour et l'Amour. |
| 25. J. de Maistre | Les Femmes. | 45. Michel Comte | Nature d'Amour. |
| 26. J. de Maistre | La Vie d'Amour. | 46. Michel Comte | Le Bénédictin. |
| 27. J. de Maistre | Le Comte dans les Tenebres. | 47. René Le Comte | Le Paradis. |
| 28. J. de Maistre | Amour. | 48. G. de Proudhon | Le Paradis. |
| 29. J. de Maistre | Le Comte dans les Tenebres. | 49. G. de Proudhon | Le Paradis. |
| 30. J. de Maistre | Le Comte dans les Tenebres. | 50. G. de Proudhon | Le Paradis. |
| 31. J. de Maistre | Le Comte dans les Tenebres. | 51. G. de Proudhon | Le Paradis. |
| 32. J. de Maistre | Le Comte dans les Tenebres. | 52. G. de Proudhon | Le Paradis. |
| 33. J. de Maistre | Le Comte dans les Tenebres. | 53. G. de Proudhon | Le Paradis. |
| 34. J. de Maistre | Le Comte dans les Tenebres. | 54. G. de Proudhon | Le Paradis. |
| 35. J. de Maistre | Le Comte dans les Tenebres. | 55. G. de Proudhon | Le Paradis. |
| 36. J. de Maistre | Le Comte dans les Tenebres. | 56. G. de Proudhon | Le Paradis. |
| 37. J. de Maistre | Le Comte dans les Tenebres. | 57. G. de Proudhon | Le Paradis. |
| 38. J. de Maistre | Le Comte dans les Tenebres. | 58. G. de Proudhon | Le Paradis. |
| 39. J. de Maistre | Le Comte dans les Tenebres. | 59. G. de Proudhon | Le Paradis. |
| 40. J. de Maistre | Le Comte dans les Tenebres. | 60. G. de Proudhon | Le Paradis. |
| 41. J. de Maistre | Le Comte dans les Tenebres. | 61. G. de Proudhon | Le Paradis. |
| 42. J. de Maistre | Le Comte dans les Tenebres. | 62. G. de Proudhon | Le Paradis. |
| 43. J. de Maistre | Le Comte dans les Tenebres. | 63. G. de Proudhon | Le Paradis. |
| 44. J. de Maistre | Le Comte dans les Tenebres. | 64. G. de Proudhon | Le Paradis. |
| 45. J. de Maistre | Le Comte dans les Tenebres. | 65. G. de Proudhon | Le Paradis. |
| 46. J. de Maistre | Le Comte dans les Tenebres. | 66. G. de Proudhon | Le Paradis. |
| 47. J. de Maistre | Le Comte dans les Tenebres. | 67. G. de Proudhon | Le Paradis. |
| 48. J. de Maistre | Le Comte dans les Tenebres. | 68. G. de Proudhon | Le Paradis. |
| 49. J. de Maistre | Le Comte dans les Tenebres. | 69. G. de Proudhon | Le Paradis. |
| 50. J. de Maistre | Le Comte dans les Tenebres. | 70. G. de Proudhon | Le Paradis. |

IL PARAIT UN VOLUME TOUTS LES QUINZE JOURS

LA RENAISSANCE DU LIVRE

78, Boulevard Saint-Michel, PARIS - Téléphone : Pénard 07-71

LE DIAMANT SACRÉ

AVANT LE BAL

Le vieux adage français qui affirme que la fortune ne fait pas le bonheur est vrai dans tous les pays, mais il n'en est pas où son exactitude s'affirme plus pleinement qu'aux Etats-Unis, d'abord parce que c'est la contrée où il y a le plus de gens riches, et ensuite parce qu'ils le sont plus formidablement là que partout ailleurs.

Certes, il serait téméraire d'affirmer qu'il n'existe pas sur l'immense étendue du territoire américain quelque Crésus heureux, mais, en regard de cette petite exception, que de tristesses, que d'heures passées dans la lassitude des choses et des hommes, enlisés dans cette misanthropique torpeur que la médecine moderne a baptisée du nom, insoupçonné, il y a vingt ans, de neurasthénie.

Parmi les plus grosses fortunes de New-York — et même des autres villes des Etats-Unis — la plus considérable était incontestablement celle que R. S. Standish, le célèbre Roi du diamant, décédé deux ans avant le début de cette histoire, avait laissée à sa fille unique, Pearl Standish, que cette mort soudaine avait sacrée la plus riche héritière du monde.

En contemplant le vaste édifice où continuait à travailler l'armée de collaborateurs recrutés par R. S. Standish, le passant affairé songeait avec envie au déluge de bank-notes que leur activité faisait pleuvoir d'un bout à l'autre de l'année derrière ces hautes murailles.

« Le Roi est mort !... Vive le Roi !... » proclamait la tradition de l'ancienne

monarchie. « Le Roi est mort !... Vive la Reine !... » auraient pu s'écrier à son exemple les mille artisans qui continuaient à concourir à l'accroissement de la fortune de Pearl Standish, comme ils avaient contribué à l'édification de celle de son père.

Ce soir-là cependant, la Reine du diamant, par son attitude et l'expression morne de son regard, ne semblait guère justifier cette universelle jalousie.

Assise devant sa coiffeuse, dans le boudoir de la somptueuse demeure qu'elle habitait à quelques kilomètres de New-York, elle régularisait du bout de son petit doigt les frisons d'une coiffure compliquée, à laquelle l'habileté de sa coiffeuse venait de mettre la dernière main.

— Mademoiselle n'a jamais été plus en beauté que ce soir ! déclara celle-ci, contemplant son œuvre avec complaisance dans le large miroir au cadre de vermeil où se réfléchissait le délicieux visage de sa maîtresse.

Très blonde, avec de grands yeux très noirs, dont une double tangée de cils incroyablement longs tempérait l'éclat, Pearl Standish était non seulement la plus riche, mais peut-être la plus délicieuse jeune fille dont s'enorgueillissait la haute société new-yorkaise, qui revendique à bon droit tant de beautés fameuses.

L'ovale exquis de son visage avait tenté le pinceau des plus fameux artistes. Aucun n'avait réussi à rendre à souhait l'adorable velouté de son teint, l'arc irréprochable de sa bouche mignonne, l'éclat resplendissant de ses dents, le dessin fin et pur de son nez légèrement busqué, la coupe noble et presque classique d'un front que la statuare grecque n'eût pas désavoué.

— Et pourtant, Nina, répondit la jeune fille après un dernier coup d'œil à son miroir, ma beauté, comme vous dites, ne m'empêche pas d'être une des femmes les plus malheureuses de la terre !

La camériste hocha la tête et, avec le ton de commisération ironique d'une personne habituée à entendre de pareilles plaintes :

— Mademoiselle a vraiment de quoi être malheureuse... Vingt ans ! La plus riche héritière du monde !... Peut-être la plus jolie ! Tout New-York, toute l'Amérique, tout l'univers à ses pieds !... Vraiment, oui, il y a là de quoi se plaindre !

— Vous vous moquez de moi, Nina. N'empêche que ma vie est odieuse de platitude et de monotonie. Riche... Certes je le suis... Mais mon argent m'empêche-t-il de m'ennuyer à mourir ?... Toutes mes journées sont semblables les unes aux autres !... Du 1^{er} janvier au 31 décembre, je suis contrainte d'assister aux mêmes réunions, aux mêmes dîners, aux mêmes bals, où je rencontre invariablement les mêmes visages que je finis par prendre en grippe... Ah ! Dieu ! la moitié de ma fortune, je la donnerais pour une aventure, pour une heure, une seule heure de vrai plaisir, pour une émotion qui me ferait battre le cœur !...

Tout en parlant elle jouait entre ses deux mains blanches avec un merveilleux sautoir de perles aussi blanches qu'elles. Cet admirable joyau, que tout New-York lui enviait, avait la valeur d'une rançon de roi ; mais elle n'y attachait pas plus d'importance que s'il eût été composé de simples morceaux de verre.

— Mademoiselle est peut-être fatiguée !... conclut Nina.

— Oui, fatiguée du monde, fatiguée de ma vie, fatiguée de tout !

Depuis l'enfance, tous les moindres désirs de Pearl Standish avaient été des ordres pour ceux qui l'entouraient. Sa mère était morte en lui donnant le jour, et son père avait toujours satisfait tous

les caprices et toutes les fantaisies qui lui passaient par la tête, sans jamais y opposer la moindre objection.

Aujourd'hui, son père était allé rejoindre sa compagne dans la tombe, et elle était seule au monde, orpheline à vingt ans, et à la tête d'une fortune dont elle ne soupçonnait même pas le chiffre.

Il y avait bien sa tante Barbara qui vivait avec elle, mais la bonne dame n'avait jamais été capable de se faire obéir par sa nièce résolue et tenace, qui bien qu'excellente pour elle, n'agissait que selon son caprice et sa volonté.

Quant aux hommes d'affaires chargés de gérer la fortune colossale de miss Standish, ils ne s'occupaient que des affaires commerciales de la maison, et fort peu de sa conduite.

La jeune fille n'avait donc, en réalité, personne pour la guider, personne qui s'intéressât vraiment à elle et se souciait de son bonheur. Inutile de dire qu'un nombre incalculable de prétendants à sa main faisaient autour d'elle assaut de prévenances. La plupart d'entre eux étaient attirés par le chiffre invraisemblable de sa fortune. Quelques-uns cependant l'avaient véritablement aimée ; mais aucun n'avait fait battre son cœur, bien qu'ils comptassent parmi les jeunes gens les plus séduisants, les plus riches et les mieux titrés des deux continents.

A ce moment, la porte s'ouvrit, et la tante Barbara fit son entrée.

La grosse petite femme était vêtue d'une toilette étrange, qui voulait rappeler un des riches ajustements à la mode à la fin du dix-huitième siècle, et ne réussissait qu'à la faire paraître plus raide et plus comique que d'habitude. Une perruque monumentale, surmontée d'un immense chapeau, au-dessus duquel se balançaient deux grandes plumes, verte et rouge, contribuait à la rendre un peu plus ridicule encore.

Elle semblait cependant enchantée de sa parure, et ses yeux brillants trahissaient son excitation.

*Photo T. L. L. L. L.*

PEARL STANDISH

— Eh bien ! Pearl, s'exclama-t-elle, tu n'es pas encore prête ?

— Si fait ! répondit la jeune fille en se levant et en passant son autoir de perles autour de son cou.

— Il me semble que ta robe est bien simple pour un bal masqué ! observa la grosse dame en contemplant avec une moue un peu dédaigneuse la toilette pourtant des plus élégantes de sa nièce.

— Que voulez-vous, ma tante, répondit celle-ci en souriant, je ne sais pas comme vous !... J'aime la simplicité.

Nina était en train de mettre un merveilleux manteau de fourrures sur les

épaules de sa maîtresse qui, nonchalamment, examina une dernière fois sa silhouette dans la glace, sans même que son visage esquissât le sourire de contentement qu'aurait dû provoquer cette inspection.

— Alors, dépêchons-nous ! On dit que cette fête va être splendide... Mon coiffeur m'affirmait tout à l'heure que les Ferguson avaient dépensé trente mille dollars, rien que pour le cotillon.

— Ils auraient pu en dépenser le double, soupira Pearl, que leur bal n'en serait pas pour moi plus réjouissant... Ah ! que c'est donc ennuyeux de s'amuser

toujours ! — Je ne trouve pas !... fit la tante Barbara en s'engageant la première dans le vestibule.

Un valet de chambre irréprochable ouvrit la porte de glaces donnant sur le jardin monumental, au bas duquel l'automobile de la jeune fille n'était pas encore avancée. Il se dirigea du côté des remises pour connaître la raison de ce retard.

A peine avait-il disparu que surgit de l'ombre la haute silhouette d'un homme, tenant un revolver au poing.

— Haut les mains ! ordonna-t-il aux deux femmes.

Poussant un cri de terreur, la tante Barbara obéit à l'injonction.

— Un homme nu... masqué !... balbutia-t-elle, pensant s'évanouir devant cette terrifiante apparition.

L'inconnu, en effet, avait le haut du visage couvert d'un léger masque d'étoffe noire, à travers les trous duquel luisait la flamme résolue de son regard.

Pearl cependant, loin de perdre la

tête, ne semblait nullement émue de l'incident et, entourant la taille de sa tante d'un bras protecteur :

— Est-ce vrai ? s'exclama-t-elle... Une aventure !... Voilà qui va peut-être enfin mettre un peu d'imprévu dans ma vie... Mais êtes-vous bien sûr, monsieur, d'être un vrai voleur ?...

Et tandis qu'elle prononçait ces mots d'une voix où ne perçait aucun tremblement, une lueur inaccoutumée passa dans ses yeux...

II

LA PRÊTRESSE DE SIVA

New-York est une cité tellement gigantesque qu'on a pu en dire à juste titre qu'elle est comme un univers en raccourci. Toutes les races s'y coudoient, et chacune d'elles y a transplanté ses mœurs, ses coutumes et ses traditions. Aussi toutes les religions pratiquées sur la face du globe y ont-elles leurs fidèles



PEARL STANDISH JOUANT AVEC SES BIJOUX.

Photo Plut-Paris-Photo

*Par Paul Veron.*

L'APPARITION DE L'HOMME MARQUÉ.

La tolérance américaine demande seulement à leurs sectateurs d'être habillés comme tout le monde et de ne pas troubler l'ordre public. Moyennant ces conditions, ils ont le droit, dans les temples mystérieux où s'abritent leurs divers cultes, d'en observer les rites avec la plus ardente ferveur, fussent-ils les plus bizarres et les plus éloignés des mœurs d'aujourd'hui.

Parmi les religions qui trouvent abri et protection dans les profondeurs cachées de l'immense métropole, le culte brahmanique compte de nombreux et fervents adeptes. Siva, le sauvage dieu du mal et du meurtre de la fameuse trinité hindoue, y est entre autres l'objet d'une farouche et secrète vénération.

Quelques jours avant l'incident relaté au précédent chapitre, dans une maison écartée d'un des faubourgs de New-York, maison dont les rares fenêtres étaient défendues par d'épais barreaux de fer, une étrange assistance était réunie.

Les hommes qui la composaient n'étaient pas habillés comme les Amé-

ricains ou les Européens auxquels ils se mêlaient chaque jour. Vêtus pour la plupart de robes éclatantes, ils s'inclinaient respectueusement devant une grande femme brune, au teint mat, aux traits réguliers, drapée dans une superbe robe de soie blanche toute scintillante de pierres.

On eût vraiment dit, à voir les tapis et les soieries multicolores qui couvraient les murs de la vaste pièce, les vases d'or et d'argent étagés sur les degrés de l'estrade qui en occupait le fond, et la vénération de ceux qui l'emplissaient pour la prêtresse sacrée devant laquelle ils se courbaient, un coin de Bénarès ou d'Haïderabad transporté par quelque prodige dans la capitale de l'Amérique.

— Frères, dit l'étrange créature devant laquelle brûlaient des aromates et des parfums en de larges récipients de bronze, vous savez pourquoi nous sommes réunis... Sasin, le renégat, qui depuis si longtemps échappait à nos poursuites, vient d'être retrouvé!

En entendant ces mots, une clameur jaillit de toutes les lèvres. Un brahmane fit un signe, et l'Hindou dont le nom venait d'être prononcé apparut entre deux gardiens. Sans pitié, le prêtre de Siva fixait sur lui ses grands yeux graves.

— Fidèles du dieu que nous vénérons, dit-elle d'une voix profonde, nous sommes réunis ici pour juger un traître. Le diamant violet, qui ornait le pouce de la statue de Siva, dans le temple de Daroon, a été volé, et l'auteur de ce crime est devant vous !

Un frémissement de colère parcourut les rangs des auditeurs. L'un d'eux leva son poignard à la hauteur de la gorge de Sasin, qui tremblait de tous ses membres.

— Avoues-tu ? questionna la prêtresse d'un ton sévère.

— Oui... oui ! murmura le misérable. Je dirai tout !

L'arme s'écarta, et Sasin vint s'écrouler aux pieds de son implacable interlocutrice. Deux fois il essaya de parler avant de recouvrer complètement la voix.

— J'ai volé le diamant pour le vendre, balbutia-t-il enfin. C'est un voyageur américain venu aux Indes pour y acquérir les plus belles pierres qu'il pourrait rencontrer qui me l'a acheté... Son secrétaire avait vu le diamant au doigt de notre idole et, me sachant préposé à la garde du temple, il m'avait fait une



Photo L'Art. Paris.
 LA PRÊTRESSE DE SIVA.

proposition... Un cri de fureur échappa à quelques-uns des Hindous. Sasin, courbé davantage encore, poursuivait :

— Tenté par la grosse somme qu'il me promit, j'arrachai un soir la bague du doigt de Siva et la portai sous la tente de l'Américain, qui campait en bordure du désert avec son compagnon.

— Traître ! Chien !... s'exclamèrent tous ensemble les fanatiques groupés autour du malheureux.

— Maudit sois-tu ! s'écria la prêtresse...

— Les deux hommes examinèrent le diamant et me remirent en échange deux sacs d'or. Après quoi ils retirèrent la pierre de son chaton, et me rendirent la monture.

— Ils t'ont rendu la monture ? interrogea la prêtresse anxieuse... Est-ce vrai ?

— Tellement vrai que je l'ai sur moi. Dans

toutes mes pérégrinations à travers le monde elle ne m'a jamais quitté.

Sasin tira de son sein un anneau d'or sur lequel étaient ciselés d'étranges hiéroglyphes. La grande femme brune s'en empara vivement.

— C'est bien la bague, murmura-t-elle en la montrant à tous les Hindous qui s'étaient rapprochés ; mais à quoi va nous servir cet anneau sans la pierre...

— Le diamant doit être encore en la possession de Pearl Standish, hasarda timidement Sasin, car c'est à son père, Samuel Standish, que je l'ai vendu.



Photo: Victor P. P. P. P.

LA PRÉFÈRE DE SIVA AU MILIEU DES BRAHMANES.

La grande prêtresse le scruta profondément du regard.

— Est-ce bien tout ce que tu as à nous dire? interrogea-t-elle.

— C'est tout!

— Alors tu peux mourir, comme doivent mourir tous ceux qui trahissent le serment prêté à Siva...

Elle fit un signe à l'Hindou qui tenait toujours dans sa main son poignard. Sans bruit, l'arme s'éleva et s'abaisa: le corps du brahmane infidèle roula sur le sol.

Impassible, la grande prêtresse se retourna vers ses adeptes:

— Serviteurs de Siva, dit-elle de sa voix profonde, le crime commis par cet homme peut, vous le savez, jeter le déshonneur sur une caste jusqu'ici justement honorée. Est-ce à vous que j'apprendrai que dans seize semaines doit avoir lieu le fameux pèlerinage qui, tous les treize ans, amène devant l'effigie de notre dieu des millions de fidèles? Si le diamant violet n'est pas à cette date au ponce de Siva, c'est l'écroulement du pouvoir séculaire de la plus puissante caste de l'Inde. Ne devons-nous pas tout tenter pour rentrer avant ce jour-là en possession de la pierre qui nous a été volée?

— Oui... oui... Nous le devons! s'écrièrent unanimement les assistants.

— Si Sasin a dit vrai, c'est Pearl Standish qui détient ce diamant. Le reprendre ne doit pas être une tâche difficile. Un homme peut y suffire. Aussi allons-nous demander au Lézard sacré de désigner celui d'entre vous qui sera chargé de restituer à Siva la pierre qui lui a été soustraite.

Des cris d'approbation jaillirent de toutes les poitrines, et les adeptes du dieu du mal se dirigèrent vers une longue table autour de laquelle des sièges étaient disposés.

Devant chacun d'eux, un petit récipient de métal encastré dans un trou pratiqué dans la table semblait réservé à quelque destination mystérieuse.

La prêtresse, assise sur un fauteuil plus élevé, étendit la main, et un serviteur apparut apportant un petit coffret d'ébène qu'il plaça devant elle.

La jeune femme leva le couvercle de la boîte et en tira un lézard de taille moyenne dont la peau rugueuse jetait des reflets d'une couleur indéfinissable.

Tous les yeux étaient fixés sur l'animal remuant et s'agitant dans la main de la grande prêtresse, qui le déposait au milieu de la table.

Une seconde, il resta immobile, puis, frétilant de nouveau, il commença à courir autour du vaste rectangle.

Aucun des assistants ne disait un mot et ne faisait un mouvement. Tous attendaient avec une anxiété visible la décision de l'animal sacré.

Des secondes passèrent qui parurent longues comme des heures à ceux qui attendaient. Tout à coup le lézard se dirigea vers le récipient derrière lequel était assis le brahmane Gomakha, un des collaborateurs les plus dévoués de la prêtresse.

Presque arrivée à destination, la bestiole hésita, puis soudain se retourna et changea de route...

Gomakha poussa un soupir de soulagement et essuya la sueur qui coulait de son front. Le danger était momentanément conjuré pour lui.

Une autre case s'ouvrait devant le lézard. Lentement il s'en approcha, s'en approcha davantage...

L'affilé assis derrière elle était un homme d'une trentaine d'années, aux traits accentués, mais à la peau plus blanche que celle de ses compagnons. Son visage était rasé et il était vêtu, comme Gomakha, à la mode américaine.

Les prunelles dilatées par l'émotion, il contemplait le lézard qui s'avavançait toujours...

Brusquement, il ferma les yeux pour ne plus le voir; mais le bruit sec de la chute de l'animal dans le bassin métallique l'avertit. Il était définitivement

choisi pour restituer à Siva le diamant arraché à son anneau sacré.

— Sankara le métis, dit la prêtresse, vous allez ce soir même vous mettre au devoir d'accomplir votre mission. Les jours vous sont accordés. Si au bout de ce temps vous avez échoué, vous savez quel châtement vous attend. Siva n'a pas pour rien le dieu du meurtre et de la destruction.

L'homme jeta un coup d'œil hésitant

toute qui circulait dans les rues : mais lorsqu'en se retournant plusieurs fois il n'eut vu personne derrière lui, une vague inquiétude lui donnait la sensation que bien il était suivi et que le moindre geste était épié.

III

TÊTE A TÊTE

L'homme que la prêtresse de Siva avait



Photo Film Paris Eclair.

SANKARA LE MÉTIS EST DÉSIGNÉ POUR ALLER À LA RECHERCHE DU DIAMANT VIOLET DE SIVA.

sur ceux qui l'entouraient. Essayer d'échapper à cette sentence, il n'y fallait pas songer, et il le savait bien.

— J'accepte la tâche, dit-il d'une voix grave, mais j'entends l'accomplir à mes risques et périls, et je n'admettrai pour y parvenir l'intervention de personne... Est-ce compris ?

— Vous êtes libre d'agir comme bon vous semble. Aller !

Sankara, sans se retourner, sortit de la salle et bientôt de la maison.

La nuit était belle. Il se mêla à la

désigné sous le nom de Sankara le métis, était, en effet, né aux Indes d'un Anglais et d'une femme du pays.

Le père, jeune officier de marine, n'avait jamais connu l'existence de son enfant. Une nuit, le croiseur auquel il était affecté, avait brusquement dû lever l'ancre pour une destination inconnue sans que le jeune homme eût même le temps de faire ses adieux à la femme qu'il aimait.

Ce n'est qu'un an plus tard que, rentré en Angleterre, il lui avait été permis de lui écrire. Mais au bout de quelques mois

la lettre était revenue, n'ayant pas atteint sa destination.

Celle-ci, que le départ inattendu et incompréhensible de l'officier avait désespérée, était retournée dans le Népal, son pays d'origine, où elle avait mis au monde son enfant.

Orpheline, elle avait trouvé un appui dans la charité d'une de ses parentes, une Bégum d'un petit État voisin, qui avait recueilli la mère et l'enfant. C'est à côté de cette femme que le métis avait été élevé, façonné, dressé selon les traditions intransigeantes et farouches des indigènes de la contrée. À peine atteignait-il sa septième année que sa mère s'éteignait, l'abandonnant à la sollicitude de celle qui avait protégé son enfance.

La vieille femme nourrissait secrètement dans son cœur un ressentiment implacable contre les maîtres actuels de son pays. Aussi s'appliqua-t-elle à détruire dans l'esprit de ce descendant d'une race abhorrée l'influence et l'effet du sang qui coulait dans ses veines.

C'est ainsi que, dès sa prime jeunesse, elle prit soin de l'affilier à plusieurs des sociétés secrètes qui pullulaient sur le sol de l'Inde. Le fils de l'Anglais devint, grâce à elle, un sectateur de Siva et de la déesse Kali, sa femme, les sauvages personifications du meurtre et de la destruction.

Il eût été doux à la haine de la Bégum que cet adolescent au teint pâle, aux yeux ardents, aux sentiments habilement excités contre de séculaires oppresseurs, se dressât un jour en face du conquérant, et devînt un des instruments destinés à secouer son joug et à provoquer sa chute.

Pénétré jusqu'aux moelles de pareilles idées, le jeune homme avait un jour trempé dans une de ces tentatives de révolte qui éclatent de temps en temps sur quelque point de l'immense territoire, et que les Anglais répriment avec un mélange de sévérité et de clémence qui les fait de plus en plus rares.

La parenté de Sankara avec la rince-

nère Bégum le désignait sans doute plus particulièrement qu'un autre à la rigueur des autorités, car il dut seulement à une fuite rapide de ne pas être arrêté et jeté en prison.

Tout naturellement c'est à New-York qu'il chercha un asile, et c'est là que depuis lors il avait vécu d'une existence large et luxueuse que défrayaient les libéralités de sa fidèle protectrice.

Elle ne lui avait demandé en échange que de persévérer dans la voie où elle l'avait engagé, et c'est ainsi qu'il avait frayé avec les fanatiques pratiquant l'adoration fervente des dieux qui avaient toujours été les siens.

Le gentleman impeccable dans son élégance et dans sa tenue qu'il était d'apparence se trouvait ainsi doublé, sans que nul ne le soupçonnât, d'un prosélyte ardent et passionné, dévoué aux principes qu'il avait pour ainsi dire sucés avec son lait.

Le délai si bref assigné à Sankara pour accomplir sa mission l'incitait à agir vite. Renseigné comme tous les élégants de la haute société sur le bal costumé que préparaient à grand fracas les Ferguson, il avait tout naturellement supputé que Pearl Standish devait être une des reines de cette fête, et il avait pris ses dispositions pour se trouver soudainement sur son chemin.

À l'interrogation de la jeune fille qui, loin d'être émue comme sa tante par son apparition, semblait au contraire l'accueillir avec un visible intérêt, il répondit d'une voix brève :

— Voleur ou non, ce qui me touche, c'est que vous avez en votre possession le diamant violet de Daroon, et que je suis ici pour vous le reprendre. Exécutez-vous donc, car je n'ai pas de temps à perdre.

— Le diamant de Daroon? répéta Pearl Standish avec étonnement. De quoi me parlez-vous là? ... Je ne possède parmi mes bijoux aucun diamant violet... Je ne savais même pas qu'il en existât!

A ce moment, le valet de chambre qui était allé prévenir le chauffeur d'avancer apparut à la porte.

Il demeura saisi de stupeur à la vue de cet inconnu qui braquait son revolver sur lui et sur sa maîtresse.

— Ne vous jouez pas de moi, continua Sankara, il me faut ce diamant !

— Je vous répète que je n'en ai jamais entendu parler. Mais vous allez me raconter son histoire. A première vue, elle m'a l'air prodigieusement intéressante...

La tante Barbara eut un geste de protestation courroucée, mais Pearl ne parut pas le remarquer plus que les marques non dissimulées d'effroi manifestées par son serviteur.

— Entrez ! poursuivait-elle en se tournant vers le métié. Mon bal attendra ! Il y a des siècles que je meurs d'envie de causer avec un vrai voleur... Mais je ne tiens pas à ce que la conversation ait lieu en plein air, par dix degrés au-dessous de zéro.

— Pearl ! tu es folle ! articula avec indignation la grosse Barbara.

— Mais non, ma tante, je sais tout à fait dans mon bon sens. Allons, monsieur, franchissez cette porte, puisque je vous en prie ! Et soyez sûr que vous n'avez rien à craindre : vous avez la parole d'une *Standish*.

Elle souriait et lorsque Pearl souriait, elle n'avait encore trouvé personne pour lui résister. Sankara subit comme les autres l'ascendant de son irrésistible grâce et obéit à l'invitation.

Tous les quatre pénétrèrent dans la bibliothèque, où le domestique, sur un geste de sa maîtresse, alluma l'électricité.

Pearl, se tournant vers lui, poursuivait :

— Maintenant, laissez-moi seule avec monsieur ! Et souvenez-vous qu'il est mon invité et que j'entends qu'on ait pour lui les plus grands égards.

Le valet s'inclina d'un air stupéfait et quitta la pièce.

— Quant à vous, ma tante, reprit la jeune fille en accentuant encore davantage son sourire, comme cette aventure ne vous intéresse probablement pas autant que moi, vous pouvez remonter dans votre chambre. Je vous prévenirai dès que j'en aurai fini avec monsieur.

La vieille dame s'éloigna, non sans manifester par une série de gestes assez incohérents l'affolement que lui causait l'excentrique conduite de sa nièce.

Quand la porte se fut refermée, celle-ci prit place sur un divan et, désignant un siège à son singulier visiteur :

— Asseyez-vous, monsieur, dit-elle de sa voix la plus enjouée : mais n'aurez-vous pas l'amabilité d'enlever ceci ?

De son doigt ganté, elle désignait le masque qui abritait en partie les traits du jeune homme.

Le geste était si gracieux, la voix si persuasive que celui-ci ne se sentit pas la force de résister. Lentement, il leva la main gauche et ôta son masque.

En voyant ce visage pâle aux traits réguliers, ces yeux noirs et ardents où luisait une flamme d'opiniâtre résolution, la jeune milliardaire ne put retenir une expression de surprise.

Mais elle se remit presque aussitôt et désignant le revolver que Sankara tenait toujours dans sa main droite :

— Et cela?... fit-elle de la même intonation séductrice. Pensez-vous que cette arme soit indispensable à l'entretien que nous allons avoir ?

Sans répondre, il remit lentement le revolver dans sa poche.

— Là !... poursuivait-elle... Nous voici maintenant tout à fait à notre aise, et nous allons pouvoir causer comme si nous étions au bal des *Ferguson*. Dites-moi donc clairement pourquoi vous me croyez propriétaire de ce diamant.

— Parce que votre père l'a acheté jadis aux Indes à un prêtre infidèle, qui l'avait arraché au doigt de la statue de notre dieu, parce que vous êtes l'héri-

tière de Samuel Standish, et que vous devez forcément avoir ce diamant en votre possession.

— Je vous avouerai franchement que je n'en sais rien. Il y a dans notre maison de New-York une quantité d'objets venant de mon père qui n'ont pas encore été inventoriés. Peut-être se trouve-t-il parmi eux...

— Si vous l'avez, me le donnerez-vous? demanda Sankara avec impatience. Je vous le payerai la somme que vous exigerez. Si haut que soit votre prix, il ne me rebutera pas!

— Mais pourquoi tenez-vous tant à retrouver cette pierre?...

— Quand elle sera entre mes mains, je vous le dirai.

— Y a-t-il donc quelque secret attaché à sa possession? Vous apporte-t-elle la clef d'un mystère? A-t-elle une autre valeur que celle qu'elle représente intrinsèquement?

— Peut-être... Donnez-le-moi, et vous serez renseignée.

Sans hésiter davantage, Pearl se leva.

— Eh bien, c'est entendu! dit-elle avec décision. Nous allons prendre ma voiture et aller immédiatement faire notre inspection. Attendez-moi une minute! Je suis à vous.

Vivement elle sortit de la pièce où Sankara demeura seul.

Mais la porte se rouvrit bientôt pour livrer passage à la tante Barbara.

Depuis que, sur l'invitation de sa nièce, la grosse dame avait regagné sa chambre, elle n'avait pu tenir en place. L'idée que Pearl était tranquillement en tête à tête avec un malfaiteur qui, quelques minutes plus tôt, les menaçait l'une et l'autre de son revolver, faisait bouillir le sang dans ses veines.

Elle n'y résista plus et se décida à descendre.

— Qu'avez-vous fait de ma nièce? demanda-t-elle en voyant le jeune homme seul dans la vaste pièce.

Il eut un geste pour la rassurer.

— Miss Standish est allée, je crois, mettre un chapeau pour sortir.

— Un chapeau? répéta la tante Barbara, n'en croyant pas ses oreilles. Elle ne va donc pas au bal?

— Je crois qu'elle a l'intention auparavant de venir faire une course en ville avec moi.

— Avec vous?... A une pareille heure!... Et vous croyez que je permettrai une folie pareille?

— Ceci, madame, est affaire entre vous et miss Standish. Je dois vous prévenir d'ailleurs, pour apaiser vos scrupules, que je n'éprouve moi-même aucun plaisir à m'acquitter de la mission qui m'a valu ce soir l'honneur de me présenter devant vous. Si elle n'était pour moi une question de vie ou de mort, soyez certaine que je l'aurais déclinée. Malheureusement je n'en ai pas le pouvoir.

La vieille dame allait demander des explications sur cette réponse, lorsque sa nièce parut, un chapeau sur la tête et son manteau de fourrure sur les épaules.

— Pearl, s'écria la tante Barbara, as-tu donc envie de te faire assassiner?

— Je vous assure que non!... répondit la jeune fille en éclatant de rire.

— Alors, je t'en prie, sois raisonnable et ne te mêle pas à cette dangereuse affaire.

Sankara crut utile d'intervenir.

— Madame votre tante a peut-être raison, dit-il d'une voix grave. L'aventure où je suis impliqué n'est guère de celles où l'on doit entraîner une jeune fille comme vous. Des gens s'y trouvent mêlés dont l'intervention peut être quelque peu périlleuse, et je regretterais que vous les rencontriez sur votre chemin... Ne pourriez-vous simplement me donner un mot pour pénétrer dans votre maison de New-York et y faire les recherches nécessaires?

La jeune fille eut un geste de dénégation.

— Croyez-vous donc que je vais laisser passer cette occasion unique de mettre un peu d'insévérité dans ma vie? dit-elle.



PEARL STANISHA INVITE L'OMME MARQUÉ À ESTIMER.
FROM FINE FINE FINE

Non, non, monsieur, ou je vous accompagne, ou la visite que nous devons faire n'aura pas lieu.

Le médis eut un geste de résignation.

— Soit ! dit-il simplement. Je vous obéis.

Alors, hâtons-nous ! Peut-être aurons-nous le temps de faire la recherche qui vous tient tant à cœur et d'arriver à temps chez les Ferguson pour le cotillon.

Avec un sourire de triomphe, elle quitta

sa tante sans prêter attention aux tentatives de celle-ci pour la retenir et, suivie de Sankara, elle se dirigea vers le perron. L'automobile n'était plus au bas des marches de pierre. Sans doute, par un tel froid, le chauffeur avait jugé prudent de regagner momentanément sa remise.

Emmitouffée dans son manteau de fourrure, miss Standish s'engagea résolument dans l'allée qui y conduisait.

Elle avait à peine fait vingt pas que, saisissant le bras de son compagnon, elle désigna un homme accroupi dans l'ombre, derrière une statue.

— Regardez ! dit-elle. Quel est cet individu ?

Sankara se retourna et marchant droit au quidam, en qui il avait reconnu un des Hindous de l'entourage de la prêtresse :

— Alors, dit-il d'un ton acerbe, malgré ce qu'on m'a promis, on m'espionne ?

— Vous avez besoin de surveillance ! — répliqua le sectateur de Siva d'une voix ironique. Et laissez-moi vous donner un bon conseil : occupez-vous plus du diamant et moins de cette jeune fille.

Entre ces Hindous d'assez basse extraction et le gentleman aux allures raffinées que Sankara avait la prétention d'être, une grande sympathie ne régnait pas. L'insinuation exaspéra le jeune homme, qui bondit sur l'impertinent.

Mais celui-ci esquiva l'attaque et s'échappa, non sans avoir essayé deux coups de revolver que l'obscurité de la nuit empêcha d'atteindre leur but.

Pearl voulut intervenir et retenu par le bras son compagnon qui s'élançait à la poursuite du fuyard.

Vivement il se débarrassa de l'étreinte et, malgré l'épaisseur de la neige qui couvrait le sol et faisait disparaître dans cette partie du parc tout vestige de sentier, il se précipita en avant.

L'homme filait à toute vitesse, dans l'intention de rejoindre la grande-pretresse et quelques-uns de ses fidèles, dont on distinguait les silhouettes derrière un bouquet d'arbres, et qui, eux aussi sans doute, avaient voulu contrôler la façon dont leur mandataire s'acquittait de sa tâche.

Soudain l'Hindou trébucha sur une pierre, et Sankara, qui le serrait de près, tomba en même temps que lui. D'un bond, il se releva, mais deux des compagnons de la prêtresse s'étaient jetés sur lui à leur tour.

Incapable de résister à cette double

attaque, il roula de nouveau sur le sol, tandis que ses agresseurs s'enfuyaient tous ensemble comme une volée de corbeaux.

Par une fenêtre, la tante Barbara avait suivi de loin la scène, sur laquelle la lune, qui venait de sortir d'un rideau de nuages, jetait une resplendissante clarté.

A la chute de Sankara, elle ne put retenir un cri qui fit tourner la tête à Pearl Standish.

— Vite ! vite ! ma tante ! cria celle-ci, appelez des domestiques !... Quel qu'il soit, on ne laisse pas un homme aux prises avec trois bandits.

Les ordres de la jeune fille furent exécutés. Mais quand la petite troupe arriva sur le terrain de la lutte elle n'y trouva que le corps de Sankara étendu inanimé sur la neige.

— Nous ne pouvons pas abandonner cet homme par un pareil froid ! fit Pearl.

Et comme la compassion est essentiellement une vertu de femme, malgré les dénégations de sa tante elle donna des ordres pour que le jeune homme fût transporté dans la maison, où des soins empressés lui furent prodigués.

Mais l'agression sous laquelle il avait succombé avait été sévère. Malgré le dévouement de Pearl et même de la tante Barbara, le jeune homme s'obstinait à ne pas reprendre ses sens.

Un peu inquiète de voir cet évanouissement se prolonger outre mesure, miss Standish eut l'idée de chercher dans ses poches si quelque indice ne lui révélerait pas son identité.

Dans son portefeuille, elle trouva, en même temps qu'un nombre respectable de bank-notes, plusieurs cartes de visite portant ce libellé :

UNMANIHI SANKARA

Calcutta.

En même temps elle découvrit un anneau d'or ciselé, tout gravé de caractères

étranges dont elle ne parvint pas à démêler le sens.

La place de la pierre était vide.

Comme elle le tournait et le retournait entre ses doigts, l'examinant avec curiosité, le métal reprit ses sens et, jetant un coup d'œil autour de lui, aperçut sa bague entre les mains de Pearl...

Presque aussitôt derrière elle, de l'autre côté de la fenêtre, il vit surgir avec précaution la tête d'un Hindou, qui jetait sur la vaste pièce un regard sinistre.

— Donnez-moi cet anneau ! s'écria-t-il en se soulevant. Donnez-le moi !...

— Est-ce donc la nature de ce fameux diamant ?... interrogea la jeune fille. Mais que signifient ces hiéroglyphes ?...

Il ne répondit pas.

D'un geste violent, il lui arracha la bague ainsi que son portefeuille, et bondit vers la porte.

En le voyant disparaître, la tante Barbara poussa une exclamation.

— Est-ce qu'il est parti pour tout de bon ?... demanda-t-elle. Ma foi, bien qu'il n'ait pas jugé à propos de nous remercier des soins que nous venons de lui donner, puissions-nous ne jamais le revoir !

— Oh ! pour cela, ma tante, répliqua la jeune fille avec calme, je suis tranquille : il tient trop à ce diamant pour ne pas revenir.

— Tant pis !... Et maintenant va vite réparer le désordre de ta toilette, tandis que je ferai de même. Nous arriverons en retard au bal des Ferguson ; mais nous nous excuserons...

À sa grande stupeur, la jeune fille répondit par un signe de tête négatif.

— Que non pas, ma chère tante ! Nous avons quelque chose de plus pressé que d'aller au bal.

— Quel donc ?

— Partir immédiatement pour New-York afin de rechercher dans les bijoux laissés par mon père si nous ne découvrons pas quelque trace de ce fameux diamant.

— Pearl, tu plaisantes ?

— En aucune façon... Mais si vous ne

voulez pas m'accompagner vous êtes libre.

— Y penses-tu ? Te laisser errer par les chemins à une heure pareille !

— Alors en route ma tante. Nous n'arriverons plus sans doute chez les Ferguson pour le cotillon, mais avec un peu de chance nous y serons peut-être encore à temps pour le souper.

IV

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE INTIME

La prévision de Pearl Standish ne devait pas se réaliser, et la nuit devait se passer presque entière pour elle sans qu'il lui fût permis de se rendre, ainsi que l'espérait la tante Barbara, au bal masqué des Ferguson.

Arrivée dans sa somptueuse résidence de la Cinquième Avenue, la jeune fille se livra durant trois longues heures à d'actives recherches pour essayer de découvrir la pierre que Sankara lui avait décrite.

Dans la collection considérable de gemmes laissée par Samuel Standish, elle trouva à foison des rubis et des émeraudes, des perles et des saphirs, des diamants aussi, de toutes les tailles et de toutes les nuances, mais aucun d'eux n'était violet.

L'affirmation du métal était pourtant catégorique : toutefois, si à un moment donné Samuel Standish avait possédé la pierre sacrée de Daroon, il était certain qu'elle devait être sortie de ses mains.

Vainement, la jeune fille fouilla les tiroirs, explora les coffrets. De guerre lasse, elle se vit obligée à contre-cœur d'abandonner ses investigations, de réveiller la tante Barbara qui s'était endormie sur un canapé et de repartir pour la campagne.

Aussitôt dans sa demeure, au lieu de se mettre au lit comme son chaperon brisé de fatigue s'était empressé de le faire, la jeune reine du diamant s'attabla devant

l'authentique bonheur du jour Louis XV qui ornait un des coins de sa chambre et, prenant une feuille de papier à lettre, traça de sa large écriture décidée les lignes suivantes :

« Cher monsieur Carslake,

« Pouvez-vous venir me voir le plus
« tôt possible? Je voudrais vous parler
« d'un diamant acheté par mon père lors
« de son voyage aux Indes, il y a deux
« ans. Puisque vous étiez avec lui, vous
« pourriez certainement me renseigner.
« Votre bien sincèrement,

« PEARL STANDISH. »

Son billet cacheté, elle sonna et le remit à un domestique avec ordre de le porter le lendemain matin à la première heure.

Une fois dans son lit, bien qu'elle eût éteint la lampe de veille qui projetait une teinte rosée sur son adorable visage, la jeune fille ne s'endormait pas tout de suite. Elle songeait aux étranges événements auxquels si soudainement elle s'était trouvée mêlée.

Si, au grand désappointement de la tante Barbara, le bal des Ferguson ne l'avait pas comptée parmi ses reines, elle était pourtant loin de regretter le huppé emploi qu'elle avait fait de sa soirée.

Pour la première fois depuis longtemps les heures qui venaient de s'écouler ne lui avaient pas semblé longues. Au contraire, elles s'étaient envolées avec une rapidité qui l'étonnait; et cette désabusée qui quelques instants plus tôt se plaignait si amèrement à sa femme de chambre du vide et de la monotonie de son existence se surprenait à penser que, grâce à l'irruption subite auprès d'elle de cet étranger au teint pâle et au regard de traîne, elle n'avait pas eu le loisir de s'ennuyer ce soir-là.

De réflexion en réflexion, elle en vint à songer à la lettre écrite par elle avant de

se mettre au lit et au destinataire auquel elle était adressée.

Richard Carslake avait été pendant sept ou huit années consécutives le secrétaire intime de Samuel Standish. Mais, malgré la confiance que lui témoignait le négociant, il n'était jamais parvenu à conquérir la sympathie de sa fille. En dépit des prévenances sans nombre et des respectueuses attentions dont il la comblait, Pearl instinctivement n'avait pu se défendre d'une sorte d'antipathie et d'une aversion irrésistible pour ce commensal assidu de son logis.

Était-ce l'obséquiosité excessive du personnage, l'obliquité de son regard voilé? Toujours est-il que jamais il n'avait pu parvenir à entrer dans ses bonnes grâces. Bien souvent, au contraire, elle s'était querellée avec son père qui incriminait la froideur, et parfois même l'agressivité témoignées par elle à son collaborateur.

Tout à coup, quelques semaines après son retour de ce voyage aux Indes auquel Sankara avait fait allusion, Samuel Standish s'était séparé de son secrétaire, et lorsque Pearl l'avait interrogé sur le motif de ce brusque départ, il avait répondu d'un ton évasif que Carslake avait trouvé une situation supérieure à celle qu'il occupait chez lui.

C'est justement à cette époque que songeait la jeune fille en repassant dans son esprit les divers incidents de cette soirée mouvementée. Des idées lui venaient auxquelles elle n'avait jamais pensé jusqu'alors; et elle méditait sur l'étrangeté, qui ne l'avait pas frappée tout d'abord, de ce soudain congédiement de Richard Carslake.

Il était rare — Pearl se disait même qu'elle n'avait jamais vu arriver — qu'un employé de confiance occupant une situation aussi enviée que celle du secrétaire intime de son père eût renoncé à ce poste privilégié pour en chercher un meilleur. Samuel Standish rémunérait royalement tous ses collaborateurs, que la mort ou



PAUL STARRER AU SECOURS DE L'INCONNU ÉVADÉ DANS LA NEIGE.

Photo Film Public France.

la maladie faisaient seules d'ordinaire renoncer aux avantages de leurs fonctions.

Pourquoi donc Carslake s'était-il démis des siennes, ou pourquoi Samuel Standish s'était-il séparé de lui? Y avait-il donc à ce départ une autre cause que celle alléguée par le négociant, et celui-ci n'avait-il pas voulu révéler la véritable?

C'est le cerveau préoccupé par ces diverses hypothèses, que la jeune fille finit par céder au sommeil.

La journée du lendemain touchait à sa fin sans que Pearl eût reçu la moindre visite du visiteur insolite qui l'avait si brusquement quittée la veille au soir. Non seulement Sankara n'avait pas paru pour la remercier ainsi que la tante Barbara des soins qu'elles lui avaient prodigués : mais n'avait pas envoyé le moindre message, ni même songé à téléphoner.

Un peu étonnée de ce silence, Pearl venait, son dîner achevé, de sortir de la salle à manger, et commençait à prendre son café en compagnie de sa tante lorsqu'un domestique annonça Richard Carslake.

L'ancien secrétaire de Samuel Standish était un homme dans toute la force de l'âge. Sa haute taille, sa stature massive semblaient dénoter une vigueur peu commune et une longue pratique des exercices de sport. Son visage rond aux traits accusés était lui aussi quelque peu massif et ses maxillaires développés accusaient une volonté opiniâtre, que soulignait encore l'expression des yeux, parfois peu fuyante, mais aiguë et perçante, lorsque leur regard se posait sur quelqu'un.

Ses cheveux noirs, hardiment rejetés en arrière, sa moustache de même couleur découvrant quand il souriait des dents assez belles, quoique trop larges, complétaient une physionomie qui n'eût peut-être pas été désagréable si elle n'avait été gâtée par une expression d'arrogance et de présomption que démentaient parfois une obéquiosité excessive et une feinte humilité.

Il était déjà habillé pour le soir et son

pardessus resté ouvert découvrait un habit et un gilet blanc d'une coupe impeccable.

— Excusez-moi de vous déranger, M. Carslake ! dit Pearl en entrant dans la bibliothèque, où celui-ci avait été introduit. Je ne vous avais plus revu depuis votre rupture avec mon père : mais j'ai absolument besoin de savoir si vous vous souvenez du diamant auquel ma lettre fait allusion.

L'ancien secrétaire du roi du diamant ne répondit pas tout de suite à la question de la jeune fille. Il fixait sur elle son regard lourd et acéré comme s'il voulait pénétrer l'arrière-pensée qui pouvait se cacher sous son interrogation.

Enfin, il se décida à articuler :

— Oui, miss Standish, je me souviens très bien de ce diamant. Je me rappelle même que l'Hindou qui nous l'a vendu a tenu à en conserver la monture.

— Vos souvenirs ne vous trompent pas, car l'homme qui la possède était précisément ici hier soir.

— Vraiment ! fit Carslake avec une intonation de surprise et paraissant soudain très intéressé par cette nouvelle. Vous vous êtes trouvée en face de l'homme possédant le chaton où était enchâssée cette pierre?

A ce moment, la porte de la bibliothèque s'ouvrit, et Sankara parut introduit par un valet de pied.

La jeune maîtresse du logis lui tendit cordialement la main, comme si elle voulait reconnaître ainsi la gratitude qu'elle gardait à ce visiteur inconnu pour avoir interrompu, ne fût-ce que pendant l'espace d'une soirée, la monotonie de sa morose existence.

— Précisément, reprit-elle, voici la personne entre les mains de laquelle se trouve la monture dont nous étions en train de parler.

Sankara, à ces mots, fronça le sourcil, tandis que sa main se portait instinctivement au gousset de son gilet, et que ses yeux se fixaient tour à tour sur l'homme

qui se tenait en face de lui, et sur Pearl, comme s'il eût voulu reprocher à celle-ci d'avoir abordé avec un tiers un sujet d'entretien qui eût dû rester secret entre elle et lui.

Profitant de ce court moment, Carslake fit un pas vers le fond de la pièce pour déposer sur une table le chapeau haut de forme qu'il tenait dans sa main gauche.

Mais en même temps sa main droite s'abaissait le long de son corps et, passant lentement derrière son dos, tournait la clef placée dans la serrure de la porte, et l'en retirait doucement, sans que ni l'un ni l'autre des deux jeunes gens eût pu se rendre compte de cette singulière précaution.

Puis, tandis qu'avec la même lenteur il mettait la clef dans sa poche, sa main en tirait un browning.

Alors, s'approchant de Sankara et le braquant sur lui, un sourire ironique aux lèvres, il prononça :

— Puisque vous êtes en possession de la monture du diamant du Daron, veuillez me la remettre, s'il vous plaît, monsieur... ou j'aurai le regret de la prendre de force.

L'arme menaçait à la fois Pearl et le jeune homme qui, stupéfaits, se regardaient l'un l'autre, et contemplaient ensuite le personnage assez dénué de

scrupules pour appeler à son aide, afin de satisfaire une convoitise dont ils ne s'expliquaient pas le motif, les moyens réservés aux voleurs et aux bandits.

Mais Carslake ne semblait pas disposé à perdre son temps en explications.

— Haut les mains ! commanda-t-il en voyant Sankara demeurer immobile

malgré sa première injonction.

Devant la résolution peinte sur ce visage inflexible, et comprenant l'inutilité d'une résistance, le mépris se résigna à obéir.

Alors, avec une dextérité remarquable et comme s'il eût eu une longue pratique de ce genre d'exercice, Carslake, tenant toujours son revolver d'une main, commença à explorer les poches du jeune homme.

L'anneau convoité était at-

taché à la chaîne de la montre, qu'il arracha en laissant échapper un cri de triomphe.

Tout à coup, collé à une des vitres de la fenêtre du fond, les yeux anxieux de Pearl distinguèrent le visage pâle de la prêtresse de Siva.

En reconnaissant la femme entrevue par elle la veille dans le parc pendant la lutte soutenue par Sankara, la jeune fille faillit pousser un cri de surprise.

Mais l'étrange inconnue posa un doigt sur ses lèvres comme pour lui intimer le



Photo Ferns Pathé Frères.

RICHARD CARSLAKE.

silence ; puis, du dehors, elle fit signe aux Hindous qui l'entouraient que le moment était venu pour eux d'entrer à leur tour dans l'action.

Carslake, maintenant qu'il était parvenu à son but, semblait uniquement concentré dans la contemplation de la monture qu'il tenait entre ses doigts. Il était si absorbé dans cet examen qu'il ne perçut point sur l'épaisseur du tapis le bruit des pas des Hindous qui venaient d'entrer avec précaution dans la pièce et se rapprochaient insensiblement de lui.

Ils en étaient à peine à quelques pas, lorsqu'une prescience instinctive l'avertit de leur présence. Il se retourna, mais il était trop tard.

Gomakha, qui commandait leur mouvement, se précipita sur lui armé d'un lourd bâton, dont il lui asséna un coup sur la tête. Etourdi, le ravisseur du diamant violet tomba ; mais il ne tarda pas à se relever.

A ce moment, deux autres Hindous l'assaillirent, et, au cours de la lutte, la chaîne et l'anneau qu'il tenait lui échappèrent des mains. Sankara, qui suivait anxieusement le combat, s'en aperçut et se précipita pour reprendre possession de son bien.

Se débattant comme un diable, Carslake cependant avait pu repousser ses agresseurs et, gagnant la porte du salon, passer dans une pièce voisine. Mais là il se trouva en présence d'un nouvel assaillant avec lequel le corps à corps recommença.

Le bruit du combat avait fini par attirer l'attention des serviteurs de la maison ; Toby, le maître d'hôtel, les précédant, se précipita sur le champ de bataille.

Mais Carslake le repoussa brutalement et le jeta dans les bras des Hindous, qui chancelèrent sous ce projectile d'un nouveau genre.

Profitant de cette seconde de répit, leur adversaire fila vers la fenêtre, où Sankara, devinant son mouvement, tenta vainement de l'arrêter.

Il était trop tard. Malgré la hauteur de la pièce où il se trouvait, d'un bond, sans une hésitation, il avait sauté au dehors. L'épaisseur de la couche de neige qui couvrait le sol amortit sa chute.

A cette vue, le métis, sans hésiter plus que lui, suivit le même chemin et s'élança...

Mais l'autre avait gagné du terrain. Courant vers le mur de clôture de la propriété, en homme habitué à une telle gymnastique, il le franchit d'un saut et disparut.

Vainement Sankara et les Hindous, accompagnés de serviteurs de Pearl, tentèrent de le rattraper sur la route ; ils ne trouvèrent que la trace de ses pas sur la neige.

La grande prêtresse ne tarda pas à sortir de la maison et à les rejoindre. Furieuse de cette déconvenue, elle apostropha en termes violents ses affidés, et surtout Gomakha, le principal d'entre eux, qu'elle gourmanda vertement pour s'être ainsi laissé jouer par un seul homme.

A la vue de Sankara, qui revenait lui aussi vers elle plus irrité que tous les autres d'avoir laissé échapper l'homme qui l'avait si insolemment dominé :

— Souvenez-vous, dit-elle en dardant sur lui des yeux qui lançaient des éclairs, que vous n'avez que trois jours pour accomplir la tâche qui vous a été assignée !

Le jeune homme hocha affirmativement la tête en esquissant un geste de fataliste résignation, et la prêtresse et ses adeptes s'éloignèrent.

Mais tandis qu'ils regagnaient tous ensemble la place où stationnait l'automobile qui les avait amenés, Gomakha jeta un coup d'œil en arrière.

Il vit Sankara, après un moment d'hésitation, se diriger vers la maison de Pearl Standish, gravir les degrés du perron et disparaître sous le porche.

— Si vous m'en croyez, dit-il à la grande femme brune à côté de laquelle il marchait, nous ne nous relâcherons pas

de notre surveillance. Je me dresse de ce jeune homme.

— Pourquoi?

— Il est trop familier avec cette fille ; et l'amour, vous le savez, fait un poltron de l'homme le plus brave, de même qu'il fait un brave du plus poltron... Qui sait si sous son influence Sankara n'oubliera pas aux pieds de cette Américaine la sentence dictée par Siva.

— Soit, acquiesça la prêtresse, nous ne les perdons pas de vue... Ni l'un !... Ni l'autre !...

V

SOUS PEINE DE MORT!...

Après le signe d'intelligence échangé entre elle et la grande prêtresse, Pearl Standish avait assisté anxieusement à tous les événements qui s'étaient si rapidement déroulés.

Derrière la fenêtre de son petit salon elle avait suivi avec un intérêt passionné toutes les péripéties de la lutte sauvage qui avait mis aux prises les différents acteurs de cette mystérieuse aventure.

De loin, elle avait vu Carslake échapper presque miraculeusement à ses agresseurs. Le bref entretien de Sankara avec la prêtresse de Siva ne lui avait pas non plus échappé. Maintenant elle se creusait la tête pour deviner les mobiles et le but de l'extraordinaire intrigue où elle se trouvait si directement et si inconsciemment impliquée.

Qu'était-ce au juste que ce diamant violet de Daroon, en la possession duquel ces farouches Hindous cherchaient si résolument à rentrer qu'ils n'hésitaient devant aucun moyen, fût-ce les plus violents, pour y parvenir?

Quel symbole représentait-il? Quelle formidable puissance dégageait-il pour motiver de si audacieux agissements?

Et comment, d'autre part, Richard Carslake se trouvait-il mêlé à ce drame?

Quel était l'intérêt personnel qui le poussait à y prendre part? Pourquoi, lorsqu'il avait appris que l'anneau de Siva, même dépouillé de sa pierre, était entre les mains du métis Sankara, pourquoi avait-il cherché à se l'approprier, en employant lui aussi la force et la violence pour parvenir à ses fins?

Tandis qu'elle se livrait à ces méditations, ses yeux, machinalement, erraient autour de la pièce où elle se trouvait et s'arrêtèrent sur la panoplie d'armes exotiques qui en ornait les murs.

C'étaient pour la plupart une suite de souvenirs rapportés justement par son père de ses divers voyages dans les Indes.

Par une pente naturelle, l'esprit de la jeune fille évoqua alors la mémoire de celui-ci, et elle se demanda si Samuel Standish, en faisant l'acquisition, quelques années plus tôt, de cette pierre, connaissait tout le prix qu'elle représentait aux yeux des Hindous.

Elle ne parvenait pas non plus à comprendre comment le diamant avait brusquement disparu des mains du négociant, et se réservait de consulter, dès le lendemain, sur ce point Mr. Nathaniel Pinkerton, le fondé de pouvoir de la firme, qui, depuis la mort de Samuel Standish, gérait les intérêts de son héritière.

Qui sait, songeait-elle, si une corrélation quelconque n'existait pas entre cette disparition inexplicable et l'abandon inexplicable de la place occupée par Richard Carslake auprès du roi du diamant.

Elle en était là de ses réflexions lorsque la porte du petit salon s'ouvrit et que Sankara parut.

Pearl à sa vue, eut un geste de satisfaction.

— Miss Standish, dit le métis, j'étais venu ce soir afin de vous remercier des soins que vous m'avez si généreusement prodigués hier. Je vous dois d'autant plus de gratitude que la manière dont je m'étais présenté devant vous ne commandait pas précisément une telle charité.

— La loi chrétienne, monsieur, répondit la jeune fille en souriant, ne nous oblige-t-elle pas à rendre le bien pour le mal?... Mais en même temps que vos remerciements, il me semble aussi que vous avez à m'offrir vos excuses. Avouez qu'on ne fausse pas aussi brusquement compagnie à deux femmes qui se conduisaient envers vous comme nous l'avons fait, ma tante et moi!...

— Ah! miss Standish, s'écria Sankara, c'est la faute de cet anneau et de l'espion qui me surveillait. J'ai un peu perdu la tête, et je vous supplie de me pardonner.

— Nous causerons de cela tout à l'heure... Mais si je suis sensible à votre démarche je ne puis m'empêcher de songer qu'elle ne vous a pas seulement été inspirée par le désir de m'apporter vos remerciements.

— Que voulez-vous dire? répondit-il, un peu gêné.

— Dame! continua-t-elle, avec une intonation où perçait une pointe de malice, j'imagine que vous ne seriez pas fâché de savoir à quoi vous en tenir sur la recherche que nous allions faire ensemble hier soir, et à laquelle j'ai dû me livrer toute seule, puisque vous n'étiez plus là.

— Ah! fit-il, vivement intéressé, vous avez bien voulu... Combien je vous remercie!... Et puis-je vous demander quel a été le résultat de votre visite?...

— Je n'ai rien trouvé!

Il eut un geste de violent désappointement.

— Rien trouvé! répéta-t-il. Pourtant le diamant sacré était entre les mains de Samuel Standish, et nous sommes certains qu'il ne s'en est pas défait... La vente d'un joyau de cette importance aurait été connue!

— Je ne peux vous répondre qu'une chose: le diamant que vous cherchez n'est plus chez nous.

— Alors, où est-il?

— C'est à vous de le découvrir. Et j'ajoute que je suis prête à vous y aider... Mais à une condition.

— Laquelle?

— Dites-moi pourquoi vous recherchez si activement cette pierre!... Dites-moi quels sont ces gens qui ont fait intrusion chez moi aujourd'hui et hier!... Pourquoi vous poursuivent-ils?... Pourquoi vous surveillent-ils?...

— Je suis désolé miss Standish, mais je ne puis vous répondre.

— Montrez-moi au moins cette montre, que je n'ai fait qu'entrevoir, et apprenez-moi ce que signifient les bizarres caractères qui y sont gravés.

— Excusez-moi... Mais cela aussi m'est impossible.

A son tour, Pearl eut un geste de dépit.

— C'est bien, reprit-elle d'un ton sec, je saurai faire mon enquête moi-même.

Et tirant du petit bureau, devant lequel elle se tenait, un revolver, elle le braqua brusquement sur son interlocuteur.

— Puisque vous refusez de répondre à ma question je vous dirai à mon tour comme vous l'a dit M. Carlisle: « Cette montre, s'il vous plaît! »

La menace était faite d'un ton si résolu que toute velléité de résistance paraissait impossible. Sankara fut de cet avis, car lentement il porta la main à sa chaîne de montre pour retirer l'anneau qui y était attaché.

Mais au moment d'introduire ses doigts dans le gousset de son gilet il se ravisa, et rapidement asséna un coup sec sur le poignet de la jeune fille.

Le revolver tomba sur le tapis. Le méfiant allait s'en saisir, lorsqu'il sentit brusquement sa poitrine étreinte et ses mouvements paralysés par deux bras vigoureux qui lui encadraient le torse.

Le maître d'hôtel, entré dans la pièce pour fermer les volets et les rideaux, avait assisté à la scène qui venait de se passer et s'élançait au secours de sa jeune maîtresse.

Celle-ci ramassa tranquillement son revolver et, le braquant de nouveau sur Sankara:

— C'est bien, Toby, dit-elle à son ser-

viteur. Maintenant lâchez monsieur... Mais prenez dans la poche de son gilet l'anneau qui est attaché à sa chaîne.

Cette fois, toute tentative de révolte eût été inutile. Le jeune homme le comprit et laissa tomber la tête sur sa poitrine avec une exclamation de colère.

Le maître d'hôtel se conforma aux ordres qui venaient de lui être donnés, et, après avoir fouillé les deux poches du métis, tendit à la jeune fille ce qu'elle réclamait.

— Laissez cette chaîne, Toby ! fit celle-ci. Mais prenez la bague.

Malgré les protestations de Sankara, la monture tant disputée passa dans les mains de Pearl Standish.

— Maintenant, dit-elle, passant au valet son revolver, recouvrez monsieur !

Toby abaissant l'arme vers la poitrine de Sankara, obligea celui-ci à sortir et le suivit à l'extérieur.

Demeurée seule, une fois la porte refermée sur les deux hommes, Pearl considéra attentivement l'anneau qu'elle tenait entre les doigts. Les caractères ciselés dans le métal étaient pour elle absolument incompréhensibles.

Tandis qu'elle s'absorbait dans leur examen, se demandant inutilement de quel alphabet, de quelle langue ils représentaient les lettres, les têtes de deux Hindous surgirent lentement derrière la fenêtre.

La surveillance que la grande prêtresse avait promis d'exercer sur la fille de l'acquéreur sacrilège du diamant sacré n'était pas un vain mot. Aucun des gestes de Sankara n'avait échappé à l'actif espionnage de ses affiliés.

Leur colère avait dépassé toutes les bornes lorsqu'ils virent la monture, arrachée par eux à Sasin, passer subitement dans la possession de Pearl Standish.

Ainsi, par la lâcheté et la sottise de Sankara, l'anneau et le diamant se trouvaient appartenir désormais à la jeune fille.

En profitant des clameurs sauvages, ils bondirent dans le salon. L'un d'eux, levant son poignard, se précipita sur Pearl, qui poussa un cri de frayeur et s'enfuit.

À ce cri de leur maîtresse, les domestiques de la maison se précipitèrent à son secours, et une formidable bataille s'engagea. Pearl, semée de sa frayeur momentanée, menait le combat à la tête de ses serviteurs.

Au cours de la lutte, les tables, les meubles, les sièges étaient autant d'armes improvisées dont chaque camp se servait avec fureur.

En quelques minutes, leurs débris jonchèrent le sol, ainsi que les vases et les objets d'art qui faisaient quelques instants plus tôt l'orgueil de la villa.

La mère s'était étendue à travers tout le rez-de-chaussée et jusque dans l'escalier du hall. Pearl, voulant échapper à l'un de ses adversaires qui la serrait de trop près, en gravit précipitamment les marches.

L'Hindou, après une seconde d'hésitation, s'engagea résolument à sa poursuite. Elle parvint à le repousser, mais cet avantage ne devait être que momentané.

Son brutal antagoniste, furieux de la résistance opposée par cette femme, dont il avait pensé avoir facilement raison, s'élança sur elle et la repoussa jusque sur la rampe de bois fermant le palier du premier étage avec une telle rage que la balustrade céda sous le choc.

La jeune fille tomba dans le vide.

Par bonheur ses bras, s'agitant désespérément, s'accrochèrent au passage à un grand lustre hollandais en cuivre qui l'arrêta un instant.

Mais le poids de son corps entraîna la chute du lustre, qui s'abattit en même temps qu'elle sur le plancher avec un bruit épouvantable.

Toutefois, le personnel de la maison Standish était trop nombreux pour ne pas finir par avoir le dessus. La tante Barbara

elle-même, transfigurée par l'imminence du danger, avait pris part à la bataille, qui se termina assez rapidement par la retraite désordonnée des Hindous.

Pearl heureusement n'avait que des contusions légères. Elle parvint à se relever et à rejoindre ses serviteurs, restés complètement maîtres du champ de bataille.

Tandis qu'après avoir réparé le désordre de sa toilette elle contemplait les dommages causés par la lutte, un poignard lancé violemment de l'extérieur par une main inconnue jaillit de la fenêtre ouverte, et, frôlant la tête de la jeune fille vint

s'enfoncer dans le mur à quelques centimètres à peine de son visage.

Stupéfaite d'une telle audace, elle leva les yeux vers le menaçant projectile.

Un papier traversé par la lame, y était attaché.

Rapidement, elle l'arracha, et le dépliant fébrilement lut l'avertissement suivant :

« Puisque vous vous êtes mise contre nous, on vous prévient que, sous peine de mort, vous avez quinze jours pour restituer à Siva le diamant et l'anneau qui lui ont été volés. »



Photo Film Pathé Frères.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

DE LA RENAISSANCE DU LIVRE

PARIS — 78, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 78 — PARIS

Collection in-18 jésus, à 3 fr. 50 (Majoration 30 0/0)

Pierre Mac Orlan. ...	LA CLIQUE DU CAFÉ BREBIS.
Jeanne d'Urville. ...	FILLES DE METZ.
Louis Gouichard. ...	AU LARGE.
Joseph Aubert. ...	AU FRONT BRITANNIQUE.
Henri de ...	FABIENNE ET SON CHAUFFEUR.
Arthur Bernès. ...	LE TEMPS DES MIRACLES.
Albert Jean. ...	BOUILLOTTE ET JÉRÉMIE.
Victor Candor. ...	LE REMPART.
René ...	LA SIRÈNE HURLE.
Jean Vigneaud. ...	LES SAUVEURS DU MONDE.
Annie de Pène. ...	SŒUR VÉRONIQUE.
Marcel Boulenger. ...	LA COUR. (6 ^e mille.)
André Pérold. ...	NOUS AUTRES A VAUQUOIS.
Capitaine Canada. ...	MON ÂME POURPRE.
Jacques Boulenger. ...	EN ESCADRILLE.
José Germain. ...	NOTRE GUERRE. (6 ^e mille.)
Daniel Richet. ...	L'OMBRE DE LA JOIE.

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE DE CRITIQUE

Vol. in-18 jésus, à 2 fr. 50

Ernest Seillière. ...	LES ÉTAPES DU MYSTICISME PASSIONNEL.
Coztaque Truc. ...	LE RETOUR A LA SCOLASTIQUE.
Professeur Granet. ...	LE "DOGME" TRANSFORMISME.
André Geiger. ...	GABRIELE D'ANNUNZIO.
Ernest Raynaud. ...	LA MÊLÉE SYMBOLISTE.

Collection des Romans - Cinéma

Œuvres déjà parues :

PREMIERE SERIE : 0 fr. 25 la Brochure. — Franco par poste : 0 fr. 35

Les Mystères de New-York ❖❖

Par Pierre DECOURCELLE
22 BROCHURES

Les Exploits d'Élaine ❖❖ ❖❖

Par Marc MARIO ❖❖ ❖❖
10 BROCHURES

Le Roman d'un Mousse ❖❖ ❖❖

Par E.-M. LAUMANN
4 BROCHURES

Le Cercle Rouge ❖❖ ❖❖ ❖❖

Par Maurice LEBLANC
12 BROCHURES

Le Masque aux Dents blanches

16 BROCHURES

DEUXIEME SERIE : 0 fr. 30 la Brochure. — Franco par poste : 0 fr. 40

❖❖ ❖❖ ❖❖ **Judex** ❖❖ ❖❖ ❖❖

Par Arthur BERNÉDE
12 BROCHURES

L'Enfant de Paris ❖❖ ❖❖ ❖❖

Par E.-M. LAUMANN
5 BROCHURES

TROISIEME SERIE : 0 fr. 45 la Brochure. — Franco par poste : 0 fr. 55

Le Courrier de Washington ❖❖

Par Marcel ALLAIN ❖❖
10 BROCHURES

Mam'zelle Sans-le-Sou ❖❖ ❖❖

Par G. LE FAURE ❖❖
10 BROCHURES

Le Comte de Monte Cristo ❖❖

Par Alexandre DUMAS ❖❖
20 BROCHURES

La Nouvelle Mission de Judex ❖❖

Par Arthur BERNÉDE ❖❖
3 BROCHURES

LE DEUXIEME EPISODE :

LA CHAMBRE DE FER

PARAITRA JEUDI PROCHAIN